

Un

Il est sept trente heures du matin. À travers la grande baie vitrée, un soleil pâle se lève timidement sur San Francisco, de l'autre côté du pont, derrière la masse de nuages blancs. La télévision diffuse *Poker Face*, un des plus vieux tubes de Lady Gaga, dont l'œuvre entière passe en boucle depuis quelques jours. J'aime bien Lady Gaga. C'est plutôt une bonne chanteuse, une artiste totale respectable, mais aujourd'hui elle m'agace.

J'éteins la télévision avec ma télécommande universelle et dans mon mixeur je me prépare un cocktail vitaminé spécial matin blême : concombres, carottes et mangue, feuille de menthe et tranches de kiwi.

Un mélange bizarre que j'ai inventé un lendemain de cuite pour nettoyer ma peau, désincruster mes pores. Me purifier. Je ne sais pas si c'est efficace, qu'importe, ça me fait du bien mentalement, j'ai l'impression qu'après l'avoir bu je me sens mieux, que je fonctionne et suis opérationnel.

Ce matin, ma peau est un désastre intergalactique. Quand je me regarde dans la glace de la salle de bain,

pleine de taches de dentifrice laissées par Judy, je trouve que j'ai un peu la gueule de cette vieille cougar de Reese Witherspoon. Mon front luit sous la lumière, mes traits fins sont très fatigués, mes yeux, cernés et violacés. Derrière mon dos, dans la réflexion du miroir, je vois les petites culottes de Judy pendre l'une à côté de l'autre sur une corde au-dessus de la baignoire.

Des culottes de toutes les formes, des shorty, des strings et même une culotte fendue couleur chair, qu'elle lave toujours à la main, comme si elle avait honte que la machine ou, pire, que quelqu'un puisse les laver à sa place.

Sur l'étagère de la salle de bain, encombrée de crèmes et de trucs incompréhensibles qui appartiennent à Judy, il y a une photo toute récente de Kim enceinte. J'aime bien Kim. Mais maintenant que j'ai fini de me rincer le visage, je reste comme interdit un instant devant la glace, un peu absent, avec soudain une espèce de boule dans la gorge, de massue sur le thorax. « Un jour, tu te trouveras, un jour tu te comprendras. »

C'est ce que je me suis entendu dire à l'intérieur de ma boîte crânienne. Je me demande parfois ce qui ne va pas chez moi, pourquoi je ne me sens pas souvent à l'aise, à l'aise dans mon propre corps ou dans le monde, avec les gens. Toujours dans ma tête quelque chose cloche, le sentiment que ça ne colle pas, que je ne suis pas comme les autres.

J'ai peut-être passé trop de temps, adolescent, à rêver à l'âme sœur. Un idéal sans visage – un être humain, une personne – qui me tord le cœur, auquel j'ai rêvé pendant des heures sur mon lit, chez mes parents, dans l'Iowa. Heureusement, dans ces moments de déprime

et de cafard, il y a Kim – et avant Kim il y avait eu, dans le désordre, Paris Hilton et James Van der Beek et Misha Barton et Minka Kelly.

Je passe délicatement un doigt sur la photo. Son sourire découvrant des dents magnifiques, sa peau ambrée et parfaite, sa longue crinière de lionne. Kim dans toute sa splendeur. Dans ces moments où je suis subitement pris par une vague d'émotions, comme là maintenant, sans vraiment comprendre ce qui m'arrive et pourquoi je suis ému, je me réfugie pour quelques secondes dans la contemplation de sa photo.

Je sais que j'ai l'air bête de penser ça, de me consoler ou de m'apaiser dans Kim, parce que, selon les médiateurs sur les réseaux sociaux et les cyniques adeptes du second degré, admirer sincèrement des célébrités est un signe de bêtise ou de ringardise mentale.

Pourtant, s'il y a quelque chose qui me fait du bien, dont la vue me calme tout de suite, c'est Kim Kardashian (et non pas celle de ses horribles trois sœurs, sa mère infecte ou son beau-père inquiétant, ses mecs et ses amants noirs, non : elle, Kim).

Je rêve de pouvoir l'approcher, de lui parler, de poser ma tête sur son épaule, à l'abri des paparazzis qui la harcèlent. Je pense que je pourrais trouver en elle une amie, une confidente, si un jour je la rencontrais ; je pourrais même lui être utile, lui servir aussi, sans jamais la juger, d'ami, d'oreille et d'épaule. Mais au jour d'aujourd'hui, présentement, je dois plutôt me contenter de me confier à la propriétaire des culottes qui pendent derrière moi, Judy Lohan, ma colocataire depuis plus d'un an et demi – c'est-à-dire, en faisant le calcul, presque depuis que je suis arrivé à San Francisco.

Je ne sais pas ce qu'elle fiche, Judy, mais elle n'est pas rentrée de la nuit. À vrai dire, ça lui ressemble plutôt. Je ne m'étonne qu'à moitié qu'elle ne soit pas encore rentrée.

C'est dans ses habitudes de sortir presque tous les soirs, hors période d'examens et de menstruation (*elle les a beaucoup plus douloureuses que ma grande sœur*, me dis-je en éteignant la lampe au-dessus du lavabo), de faire la fiesta non-stop, avec ses camarades de Berkeley ou le plus souvent avec sa bande d'amis riches comme elle, tous héritiers, relativement oisifs et déprimés, qu'elle a connus au pensionnat de l'Institut Le Rosey, en Suisse.

Dès qu'elle se retrouve en compagnie des anciens du Rosey, quand l'un ou plusieurs d'entre eux débarquent par exemple dans l'appartement, qu'ils se mettent à parler franglais et à faire des blagues privées entre eux, je ne la supporte plus et ne la reconnais plus, je la hais même, alors qu'en réalité, *for real*, elle est plus que ma colocataire : c'est ma meilleure amie.

Il est presque huit heures. Judy va-t-elle enfin rentrer ou sa soirée s'est simplement prolongée (je fais dans ma tête des guillemets avec les doigts) chez quelqu'un ? Elle ne rate nos rituels du petit-déjeuner que quand elle a rencontré un mec ou une fille la veille. C'est plutôt régulier et c'est généralement le signe qu'elle a, oui, sûrement, échoué dans le lit de quelqu'un.

La question est de savoir si cette fois-ci il s'agit d'un mec ou d'une nana. Je ricane légèrement en lavant mon verre à cocktail tandis que les premières vitamines se diffusent dans mon sang et que je sens les effets de ma recette secrète fouetter mon organisme. Purifier son

corps, purifier son âme. Pas le genre de ma colocataire, ça, pour le coup. Judy ne croit ni à la pureté de l'âme ni, encore moins, à la pureté du corps.

Elle a depuis longtemps enterré ses rêves de petite fille, la quête du grand amour, l'attente du prince charmant. « Toutes ces idées-là, mon pauvre Johan, c'est des foutaises ! » Voilà ce qu'elle me dit tout le temps. Je ne sais pas ce qu'elle fout, Judy, mais elle n'est en tout cas toujours pas rentrée.

J'attends qu'elle se montre, cette grande tige, avec son mascara coulant, sa légère odeur de transpiration, sa déglingue intergalactique, qu'elle s'affale sur le canapé et qu'elle me raconte en détail sa soirée.

Qu'on puisse échanger et *bitcher* sur les gens, comme on le fait tous les jours, qu'on puisse revivre une fois de plus le matin, devant notre petit-déjeuner, ces moments qui consolident notre complicité.

Judy n'est peut-être pas Kim Kardashian, mais c'est ma colocataire, ma meilleure amie.

Bon, je commence à sérieusement m'impatisser. J'ai terminé mon petit-déjeuner tout seul comme un grand, j'ai fait ma lecture de TMZ sur Internet, j'ai fait quelques abdos, j'ai pris une longue douche, je me suis rasé, et il est plus de dix heures trente.

Les nuages se sont dissipés au loin, et le soleil entre maintenant comme une lave à travers la baie vitrée. Bien sûr, elle n'est toujours... Ah ! ah ! tiens, j'entends des clés dans la serrure, la serrure qui tourne, la porte qui s'ouvre : JUDY !

Ses cheveux sont ébouriffés, elle a du rimmel sur les pommettes, et son teint a la blancheur de quelqu'un qui aurait vomi il y a cinq minutes. Elle porte une veste

en cuir rouge vintage, un jean moulé avec une tache étrange sur la cuisse gauche, des escarpins Louboutin qu'on avait achetés ensemble, un petit top en coton transparent avec, calligraphié dessus : *LIFE IS A BITCH AND I LOVE NOBODY*. Elle est mal en point, vacille un peu, ses talons glissent sur le marbre de l'entrée. Elle parvient malgré tout à se diriger vers la salle de bain. Je la regarde un peu stupéfait, sans rien dire, bien que sa dégaine et son état déchiqueté ne soient pas vraiment une surprise, un spectacle inédit.

— Johan, Johan, mon chéri, j'ai passé une nuit absolument démente ! Tu vas halluciner ! hurle-t-elle depuis les toilettes. Viens, viens, qu'est-ce que tu attends !

Son jean est enroulé au-dessus de ses chevilles, son buste est penché, aplati contre ses cuisses. Je ne vois pas son visage, juste sa chevelure tomber en cascade sur le sol, devant ses pieds. Son fil d'urine est dru et dégage une puissante odeur d'ammoniac et de tabac.

— Mais qu'est-ce que tu... ?

— S'il te plaît, mon chéri, mon chéri d'amour, il faut absolument que tu me fasses du café, sinon je risque de passer le reste de la journée à enlacer la cuvette des chiottes. J'ai tellement bu hier soir, hoquette Judy en se redressant. Tu ne peux pas imaginer : je me suis enfilé une dizaine de Cosmos au moins et deux mojitos et une vodka Redbull

— Si, justement, j'imagine bien, je vois bien ton état, là. Interdiction de vomir ! Je vais te faire mon cocktail spécial gueule de bois. Faut que tu me dises ce qui s'est passé hier !

Je l'entends marmonner des phrases depuis la cuisine, où je lui prépare un double expresso. Elle a dû

s'affaisser. Elle parle doucement. Sa bouche se trouve entre ses cuisses. Elle n'articule pas, pousse parfois dans les aigus, mais rien de ce qu'elle peut dire n'est réellement compréhensible, surtout avec la machine à espresso qui tourne. Il va falloir que Judy avale son café avant d'être en possession de ses moyens, en mesure de parler normalement.

Je lui caresse les cheveux et l'aide à se redresser ; son dos est collé à la faïence des toilettes.

— Ah ! merci, merci, Johan, dit-elle avant d'ingurgiter son café d'une traite, comme un *shot* de téquila.

Je demande, en lui caressant les cheveux (un peu sales et emmêlés, je le remarque, comme si elle avait reçu un verre de vodka orange sur la tête) :

— Qu'est-ce qui s'est passé, Judy, cette nuit ?

Elle se lève et se dirige vers le lavabo. Elle se rince le visage à plusieurs reprises à l'eau claire, se sèche le visage. Elle commence à ressembler à quelque chose.

— Écoute, Johan, tu ne vas pas me croire. Après avoir passé une bonne heure avec Shannon et Tilda à L'Absinthe Bar, sur Hayes Street, à siffler des Cosmos, on a enchaîné au Club. On était complètement bourrées, déjà, et fatiguées, mais on a quand même eu envie de danser entre filles. Pas d'humeur à choper, crois-moi, ni Shannon, ni Tilda, ni Lena (qui nous a rejointes sur le chemin) n'avions envie de sortir avec des mecs hier soir. C'était notre soirée filles.

— Et donc ? Pourquoi c'était dément ?

— Attends ! Je te raconte. Pardon de revenir au tout début, c'est un peu décousu, mais je suis encore un peu défoncée ; j'essaye de reconstituer les choses dans ma tête.

— Bon, et après, vous étiez où ? Et pourquoi tu disais « dément » ?

— Au Red Devil Lounge. En arrivant, on est allées direct au bar et on s'est pris chacune deux *shots* de téquila et, en se retournant vers le carré VIP, qui on voit ? Andy !

Andy est à la fois l'ex de Shannon et l'ex de Judy (mais Shannon ne sait pas que Judy avait eu une liaison courte avec lui ; un fiasco, selon elle).

C'est un type pas très soigné et habillé toujours de manière glauque malgré le fric qu'il gagne dans la pub, un type que je n'aime pas beaucoup et qui semble, les quelques fois où je l'ai vu, éprouver la même antipathie pour moi. Il traitait Shannon un peu n'importe comment, en fait comme un porc.

Il la laissait souvent des soirées entières seule dans son loft, où elle avait emménagé au bout de trois mois de relation, pendant que lui sortait avec ses amis. Shannon ne se doutait pas qu'il la trompait, notamment avec Judy, mais aussi pas mal d'autres nanas.

Enfin, au début, elle ne s'en doutait pas. Il n'a jamais vraiment eu d'égards pour elle. C'est à se demander pourquoi il sortait avec elle, pourquoi il avait voulu qu'elle vienne habiter chez lui.

À mon avis, il ne s'est jamais intéressé à ce qu'elle était ni à ce qu'elle faisait, si j'en crois ce que j'ai vu et ce qu'a pu me dire Judy. Et le type, franchement, a quand même toujours mauvaise haleine. Je ne supporte pas les mauvaises haleines.

Les gens qui ont des problèmes gastriques ne m'intéressent pas. Andy fait partie de cette catégorie de gens qui ne m'intéressent pas.

— Shannon a d'abord ramassé comme une malade, mais elle a pris sur elle, et, après quelques cocktails au bourbon, elle a dansé sur une table un peu comme une stripteaseuse pour impressionner Andy qui ne la calculait pas du tout. Ensuite, elle s'est effondrée la bouche ouverte sur le canapé du fond.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de dément dans ce que tu me racontes, Judy !

— Et pourquoi Andy ne la calculait pas, ne calculait personne, tu as envie de me demander ? Eh bien, parce qu'il était avec Matt Ceylan ! Ils étaient là tous les deux, à leur table, avec deux magnums de champagne rosé, et autour d'eux une horde de nanas blondes surmaquillées et avec des seins refaits et...

— Matt Ceylan ?